

Guy Trajan (1922-2009), résistant vendéen

(témoignages recueillis auprès de Guy et de Colette Trajan au début des années 2000)

Guy Trajan est né le 21 octobre 1922 à Soissons, fils de René et Alice Trajan. Son père travaillant dans les chemins de fer coloniaux, il passa l'essentiel de son enfance chez une de ses grand'tantes, Berthe Martineau, au Poiré-sur-Vie. Il fit ses études à Saint-Gabriel de Saint-Laurent-sur-Sèvre, à la même époque que Jean Grolleau, l'un des "50 Otages nantais" fusillés en octobre 1941.

En 1940, Guy Trajan était rentré chez ses parents en Afrique. Pour terminer ses études, il prit le bateau à Dakar pour Casablanca, le train jusqu'en Algérie, et de nouveau le bateau pour arriver en France puis le train jusqu'à Lyon. C'est là qu'il entra dans la Résistance dès 1941 ("*contrairement à d'autres qui tarderont beaucoup pour le faire, mais qui deviendront président de la République quarante ans plus tard*") faisait-il remarquer quand au début des années 2000 il évoquait ces années de sa vie), puis à Paris. En 1943 il était de retour en Vendée où il fut pendant un an instituteur au Poiré-sur-Vie, à l'école Saint-Joseph de la Jamonière, continuant ses actions clandestines. A cette date, la Résistance y avait été en grande partie démantelée (ainsi le responsable départemental de Libération-Nord, Raymond Deflin, avait été arrêté à Montaigu le 12 août 1943...). Il travailla à y créer des groupes de sabotages destinés à désorganiser les troupes d'occupation et à y recruter des combattants pour la libération à venir.

Mais Guy Trajan ne vit pas cette libération car il fut arrêté le 8 juin 1944 à la Roche-sur-Yon. Début juillet, il fut envoyé en Allemagne par le dernier train de déportés à partir de France et qui pendant trois jours de voyage vit périr un quart de ses occupants. Interné à Dachau, il se retrouva dans les durs *Kommandos* de travail détachés du camp. Il fut libéré par les troupes américaines le 1^{er} avril 1945. Quand, bouffi par des œdèmes, il revint au Poiré, il pesait moins de 40 kg.

En 1948, il se maria avec Colette Dervieux, fille d'un des dirigeants de la Résistance dans la région luçonnaise (réseau de l'Organisation Civile et Militaire), elle-même résistante puis engagée volontaire dans la 1^{re} armée française. Il s'installa à la Roche-sur-Yon et exerça l'activité de commercial dans différentes entreprises en Vendée, dont celle des meubles Griffon de Chambreaud.

Guy Trajan a été un des derniers survivants en Vendée des camps de concentration. Dans ses dernières années il s'investit beaucoup dans le témoignage auprès des plus jeunes "*afin que la mémoire ne s'efface*". Pour répondre aux demandes instantes de sa famille et de ses amis, il finit au cours de l'été 2003 par mettre par écrit un résumé de cette période de sa vie. C'est ce résumé que l'on peut lire dans les pages qui suivent.

Il est mort à la Roche-sur-Yon le jeudi 19 mars 2009.



Guy Trajan a gardé jusqu'à la fin de sa vie la tenue qu'il avait dû porter à Dachau et dans laquelle il se fit photographe fin 1945 au Poiré, le visage toujours bouffi par les œdèmes hérités de son séjour dans les camps.

J'AVAIS VINGT ANS...

Je ne veux pas dans ces quelques pages parler des sévices et des exactions, ni de la peur, ni de notre terrible angoisse, d'autres camarades l'ont fait mieux que moi, mais seulement refaire le parcours d'une triste période de ma jeunesse. J'avais vingt ans, un âge où j'étais déjà patriote, avide de liberté et surtout ignorant des conséquences de ma juvénile ardeur.

Tout a débuté par mon entrée dans la Résistance.

RÉSISTANCE

Entrée en résistance

A Lyon fin 1941 au groupe Étudiants Lyonnais, section du lycée Ampère.

Distribution de tracts et journaux clandestins dans les boîtes à lettres sur la ville de Lyon.

1942-1943 à Paris, groupe F.T.P.F.¹

Distribution de tracts et journaux clandestins.

Transport d'armes (revolvers) en métro ou en bus pour des résistants opérant des sabotages dans les usines de la banlieue parisienne.

Fin 1943-1944

Muté en Vendée à ma demande.

En octobre 1943 la Résistance vendéenne (O.C.M. et Libé-Nord) a été pratiquement décapitée. La plupart des résistants de ces organisations ont été arrêtés et les 8 parachutages effectués dans cette année sur le département ont été découverts par l'occupant.

Il nous a fallu tout reconstituer avec peu de moyens.

Complètement clandestins vivant avec de petits moyens.

Nous avons constitué dans de nombreuses communes des groupes avec un responsable local (notables ou amis militaires) en vue plus tard de futurs maquis après le débarquement. J'étais chargé du recrutement et de la formation de groupes F.T.P.F.-F.F.I.

Tout ceci nous a permis de faire :

1- Récupération d'armes : certaines laissées en 1940 par l'Armée française, d'autres planquées par les Français, d'autres récupérées sur l'ennemi.

J'ai en mémoire de nombreuses anecdotes sur ce sujet.

Trois exemples de récupération d'armes :

A - Un jour de foire à la Roche-sur-Yon, je retrouve un ancien camarade de pension Etienne Boudaud de Sigournais. Nous parlons de la guerre bien sûr. J'y vois de suite un élément capable de nous aider dans son secteur. Mais si Etienne est contre les Allemands il ne désire pas, pour l'instant du moins, prendre des risques. Par contre j'apprends qu'avec ses camarades ils ont subtilisé sur un soldat ivre mort un pistolet avec un chargeur complet cela aurait pu leur coûter très cher. J'ai tout de suite proposé à mon camarade de le débarrasser de cet objet dangereux pour lui. Il a accepté, je suis donc parti par le train emmenant mon vélo jusqu'à Chantonnay. Puis

¹ Les F.T.P.F. - Francs-Tireurs et Partisans Français (également appelés Francs-Tireurs et Partisans) - avaient été créés fin 1941 par le Parti Communiste Français qui, au moment de l'invasion de l'URSS, avait abandonné son attitude conciliatrice pratiquée depuis au moins juin 1940 avec le partenaire du pacte germano-soviétique. Fin 1943, ils fusionnèrent théoriquement avec l'Armée secrète pour former les F.T.P.F.-F.F.I. Tout en se revendiquant avant tout du gaullisme, Guy Trajan fit partie, selon les opportunités, de groupes affiliés à divers mouvements de la Résistance, sans considération pour l'appartenance politique de leurs chefs. En Vendée, les dirigeants de l'O.C.M., de Libé-Nord étaient nettement non communistes, mais ce n'était pas le cas de certains maquis, par exemple celui de Vouvant, qui fut accusé d'avoir exécuté des dirigeants du maquis de la Chapelle-aux-Lys pour ne pas être au Parti Communiste, et qui a localement laissé le souvenir de s'être "*comporté comme en pays conquis*". Une histoire non partisane des résistants et des mouvements de Résistance en Vendée restait toujours à faire en 2017, les ouvrages même récents alors sur ce sujet, restant fortement conditionnés par les *a priori* idéologiques de leurs auteurs.

direction Sigoumais. C'était un dimanche. Le lendemain j'effectuais le retour avec l'arme que je ne gardai pas sur moi. Le pistolet a été planqué ensuite chez Jean Giron résistant à Aubigny.

B - Nous apprenons un jour par un résistant – instituteur, je crois, de Saint-Avaugourd-des-Landes - qu'un fermier du pays détenait un fusil-mitrailleur, laissé par un soldat français lors de la débâcle de 1940. Bonne aubaine j'y vais avec 2 autres camarades. C'était également un dimanche en avril 1944. Grosses difficultés pour convaincre un paysan de 45 ans, même par 3 garçons de 20 ans et décidés. Enfin, à force de palabres, puis de menaces nous avons obtenu gain de cause non sans mal.

C - Un jour de mai 1944, un coup des plus osés a été exécuté par 5 résistants vendéens (Bonnet, Annereau, les frères Chupin et Aubert) dans un café de la Roche aujourd'hui disparu, place de la Vendée, nos camarades attablés constatent qu'un soldat en grande discussion avec d'autres soldats et des amies, avait laissé son ceinturon et son pistolet pendus à une patère. L'occasion était trop belle. Annereau, il a 18 ans, pose sa veste dessus et en partant emmène le tout. J'ai su après qu'à la sortie tout le monde s'est volatilisé en riant de bon cœur mais rapidement tout de même.

2- Sabotages : fait sur place par des groupes constitués démolition des asperges de Rommel, coupures des lignes téléphoniques, panneaux de signalisation détournés.

3- Fausses cartes d'identité (j'avais en ma possession un faux cachet de la mairie de la Tardière qui m'a permis de faire des faux papiers pour des réfractaires au S.T.O.²).

4- Je dois dire qu'il a été ainsi recruté environ 400 résistants qui n'ont pu être utilisés qu'en août 1944 seulement, par manque d'armes. Il a fallu les parachutages d'armes en Vendée fin août, début septembre, la livraison d'armes par les Anglais au port des Sables-d'Olonne à la même époque, et l'arrivée de parachutistes français bien armés et pourvus de munitions au sud et à l'est du département, pour que la Résistance vendéenne soit vraiment efficace.

ARRESTATION ET DÉPART EN ALLEMAGNE

Je n'ai malheureusement pas connu la libération de la Vendée. Cela a été, je le dis encore, un des plus grands regrets de ma vie. Sans doute dénoncé, j'ai été arrêté par un milicien français, aidé de la Gestapo, le 8 juin 1944 à la Roche-sur-Yon, place Napoléon. J'avais rendez-vous ce jour-là avec 2 autres résistants, Paul Planchot et Maurice Martineau. Par chance ces deux Yonnais sont repartis libres ! Une chance pour eux. J'étais le seul visé sans doute.

Transféré à la prison de la Roche-sur-Yon, puis à celle de Poitiers "la Pierre Levée", j'ai été interrogé très sévèrement plusieurs fois, mais jamais vraiment torturé.

Dirigé ensuite à Compiègne, au camp de Royal Lieu, pour être déporté le 2 juillet 1944.

DÉPORTATION

Déporté à Dachau du 2 au 5 juillet 1944 par le convoi n° 7909, composé de wagons (40 hommes, 8 chevaux). Nous étions 100 par wagon avec une tinette qui débordait en fin de voyage, une petite ouverture grillagée par laquelle l'air rentrait, avec une température de 34° à l'extérieur. Les gardiens irrités par un sabotage de la voie et un déraillement de la locomotive interdirent le ravitaillement en eau. Les déportés sombrèrent dans la folie : des bagarres éclatèrent, l'asphyxie par manque d'air fit le reste. Résultat à l'arrivée, sur 2166 partants, 536 y laissèrent leur vie. Les épisodes de ce voyage sont d'ailleurs relatés mieux que par moi même dans le livre de l'historien Christian Bernadac, sous le titre "Le train de la mort".

Je me souviens être revenu à moi en fin de voyage ayant sans doute perdu connaissance, me relevant, m'agrippant aux morts et aux vivants.

DACHAU

A l'arrivée, nous avons été dégagés, nous les vivants, à coup de crosse des wagons, mis en rangs et sous escorte jusqu'au camp de Dachau. Nous avons parcouru ainsi plus d'un kilomètre sous le regard hostile d'une population composée en majorité de femmes et d'enfants.

² Le Service du Travail Obligatoire (S.T.O.), destiné à pallier le manque de main d'œuvre en Allemagne, devint obligatoire en France au cours de l'année 1943.

Au camp, j'ai subi comme tous les arrivants des camps de concentration, le déshabillage, une tonte complète, l'habit du déporté avec le matricule n° 77475. Je fus mis en quarantaine, qui ne dura que 8 jours environ. A Dachau, j'ai partagé un châlit avec un déporté belge très connu, l'accordéoniste "André Verchuren". Je me souviens, il avait eu la chance de recevoir un petit colis de la Croix Rouge. C'est avec lui que j'ai mangé mes derniers morceaux de sucre avant ma libération. Merci André.

Nous quittâmes Dachau en train, toujours escortés par des soldats allemands âgés, de réserve sans doute, dans de vieux wagons de 3^e classe pour les camps du Neckar. Notre voyage dura 1 jour ½ environ. Nous apprîmes ensuite que ces kommandos dépendaient du camp-mère de Natzwiller-Struthof, situé en Alsace. Nos numéros de matricules furent changés. J'étais maintenant le n° 22825. Les kommandos avaient pour noms Neckarelz 1 et 2, Neckargerack, Mosback, Obrighein. J'en ai fait certains. J'y ai connu le travail sous les coups, la peur, la faim, le froid, les poux, les appels interminables. J'y ai vu la pendaison de 2 détenus évadés qui avaient été repris, et surtout, au fil des jours, la disparition de bons camarades. Un petit avantage néanmoins mais qui comptait beaucoup, nous étions, les Français, les plus nombreux, ce qui facilitait beaucoup de choses. Par contre nous avions à craindre nos Kapos qui eux étaient Allemands, Ukrainiens ou Polonais, et qui ne nous faisaient pas de cadeaux. J'ai été amené à faire divers travaux durant ma campagne concentrationnaire : construire des habitations à tous niveaux, j'ai poussé des wagonnets chargés de pierre ou de béton dans des constructions d'usines souterraines, j'ai déchargé en particulier des sacs de ciment provenant des péniches sur le Neckar et cela en pleine nuit, travail très fatigant, et part ailleurs divers travaux.

N'ayant aucune nouvelle sur le déroulement de la guerre, nous perçûmes au début mars 1945 un certain changement. Moins de travail, une pagaille, des désordres extérieurs très visibles, passage d'avions en grand nombre, enfin un certain désarroi parmi nos gardiens³.

Nous n'étions qu'à 100 km à peine du Rhin et cela allait avoir pour nous, heureusement, une importance capitale pour la suite.

Au milieu du mois nous avons été parqués dans un camp et les premières évacuations ont commencées. D'abord à pied. Nous avons su par la suite, que cela se passait dans des conditions effroyables. Tous ceux qui ne pouvaient suivre étaient abattus. J'ai eu la chance de partir dans le dernier convoi, en fin du mois, dans des wagons tombereaux (qui avaient servi au transport de graviers et de charbon). Je situe cette période vers le 28, 29, 30 mars 1945. Les nazis avaient donné des ordres pour que tous les déportés disparaissent, mais nous ne le savions pas. Très vite nous nous sommes aperçus, le lendemain de notre départ, que nous repassions dans les mêmes gares avec des arrêts prolongés dans les gares de triage. Nous en avons déduit que la voie était coupée. Nous voyions passer de nombreux avions, en particulier nous entendions le fracas des bombes. Nous entendions aussi le bruit des canons et du roulement des chars. C'était la fin du cauchemar. Arrivé en gare d'Osterburken, grosse discussion entre nos gardiens (environ ¼ de S.S., ¾ de soldats de Wehrmacht) et les autorités de la ville. Les S.S. avaient des ordres pour nous supprimer, mais le Maire avec ses conseillers s'y opposèrent, de peur sans doute des représailles. Nous avons appris par la suite que les soldats de la Wehrmacht s'étaient rangés de leur côté. Le train repartit donc très lentement en dehors de la ville pour s'arrêter définitivement peu après. Nos gardiens se dispersèrent pour rejoindre leurs lignes.

LIBÉRATION

Auparavant avec 3 autres Français, j'avais sauté du train. C'était le matin, il faisait à peine clair, une pluie fine tombait, mais nous étions heureux d'être libres, inconscients tout de même. Sans le savoir, nous sommes passés très près de soldats allemands embusqués. Je pense qu'ils n'ont pas voulu se signaler. Deux automitrailleuses américaines leur faisaient face pas très loin. Par contre nous avons essuyé le feu des Américains. Après nous être couchés, nous nous sommes relevés en levant les mains et avons continué à avancer en direction d'Osterburken tout proche. Presque aussitôt nous sommes tombés sur les premiers G.I. que nous avons failli prendre pour des Allemands, n'ayant enco- re jamais vu d'uniformes américains.

³ Le franchissement du Rhin par la VII^e armée américaine de part et d'autre de Worms, à quelque 80 km d'Osterburken, eut lieu le 25 mars 1945.

Notre anglais d'école était très loin, un lieutenant parlait heureusement un peu le français. Nous nous sommes fait connaître. Mais je dois dire que c'était le 1^{er} avril 1945. (Buckenwald a été libéré le 12, Dachau le 29). Nous devons être sans doute les premiers déportés vus par nos libérateurs. Ils ont été très gentils avec nous, mais ils n'avaient aucune idée des revenants que nous étions. Toujours inconscients mais heureux, nous avons pu les voir repartir à l'attaque des positions allemandes (chars et infanterie) et ramener sans difficulté des prisonniers que nous nous sommes fait un malin plaisir de dévaliser de leurs victuailles. Nous n'avions pas mangé depuis 3 jours. Nous nous sommes arrêtés ensuite dans une ferme où nous avons demandé à boire chacun un bol de lait. Nous sommes entrés ensuite dans la ville d'Osterburken où nous avons eu la joie de retrouver nos camarades du train sains et saufs. Nous sommes restés dans cette localité environ 15 jours complètement livrés à nous même, mélangés à des prisonniers de guerre, à des requis du S.T.O. eux aussi libérés. Cela nous a permis de récupérer des forces et de constater la puissance de l'armée américaine qui continuait à passer pour avancer et occuper l'Allemagne.

Ensuite nous avons eu la joie de voir venir à nous quelques soldats français de la Première Armée qui, à l'aide de G.M.C. nous ont rapatriés. Je me souviens avoir franchi le Rhin à Spire sur un pont de bateaux. Ensuite nous sommes descendus à Strasbourg dans un immense local tenu par la Croix Rouge. Ce soir là nous avons enfin couché en France. La suite s'est déroulée dans la joie : Paris, Nantes, puis la Roche-sur-Yon⁴.

Je voudrais terminer par quelques mots, me souvenant que malgré notre détresse, nos différences, nos souffrances, nous n'avons jamais eu entre nous, ni querelle politique ou confessionnelle, chacun essayant de vivre, ou plutôt de survivre, pour les siens et son pays. Rien n'illustre mieux notre état d'esprit que cet extrait du poème d'Aragon "La rose et le Réséda", écrit en mars 1943, à l'attention d'Etienne d'Orves, catholique, et Gabriel Péri, communiste, tous les deux fusillés :

*Qu'importe comment s'appelle
Cette clarté sur leur pas
Que l'un fût de la chapelle
Et l'autre s'y dérobat.*

Fait le 25 juillet 2003, à la Roche-sur-Yon

Guy Trajan

Post scriptum

Je tiens à remercier mon épouse, Résistante avec sa famille dès la première heure, combattante dans les Forces Françaises de l'Intérieur, (service santé) au 3^e bataillon du 93^e R.I., puis au 114^e R.I., décorée de la croix de guerre.

Je souhaite que ce récit puisse permettre à mes enfants et petits-enfants de garder de moi un certain souvenir sur cette période particulière de ma vie, dont je ne conserve, ni haine, ni rancœur.

J'ai aussi tenu, à la fin de mon récit, à reproduire la lettre d'une jeune Allemande. Cette dernière (page ci-après) y relate ses activités, avec ses compatriotes, sur le "devoir de mémoire". Elle fait perdurer le souvenir sur les lieux mêmes (Neckar) où nous fûmes détenus dans des conditions effroyables. Le peuple allemand est un grand peuple, comme nous-mêmes. Il n'a pas hésité dans son ensemble à faire un retour sur son passé qui n'était pas à son honneur. Quant à nous Français, générations élevées dans l'antagonisme franco-allemand sur un contentieux vieux de deux siècles, nous sommes heureux de vivre en paix, ensemble, dans une Europe enfin apaisée et sereine.

Nous n'avons pas souffert pour rien.

⁴ En raison de sa libération tardive et des pénuries du moment, Guy Trajan ne put bénéficier d'un costume civil quand il arriva en France. C'est dans sa tenue rayée qu'il rentra en Vendée, provoquant un certain émoi parmi les voyageurs de son train et à la gare de la Roche-sur-Yon.

KZ –Gedenkst 5tte Neckarelz e. V.
Mosbacher Str. 39, 74821 Mosbach-Neckarelz
tél.: 06261-670653, fax.: 06261- 672381
e-mail : vorstand@kz-denk-neckarelz.de
Vorsitzende :
Dorothee Roos, Friedrich-Hölderlin-Str. 5, 74821 Mosbach
tél.: 06261 -4963, fax.: 06261 -893973
Bankverbindung : Sparkasse Mosbach BLZ 67450048
Kontonummer 3688595,

Mosbach, décembre 2001

A nos Amis étrangers :
anciens détenus du camp de concentration et leurs familles et descendants, témoins de l'époque du régime Nazi, personnes qui sont liées à nous et à notre tâche.

Chers Amis, chères Amies,

La première année du nouveau millénaire est presque passée et contre toute attente elle a amené la guerre. Il y a des hommes politiques qui sont enclins à regarder la guerre comme quelque chose de presque "normal", mais la plus grande partie des Allemands considère la guerre comme un grand mal. C'est peut-être le signe qu'il est possible de tirer une leçon de l'histoire. Pour nous et notre association c'est une incitation à nous efforcer de continuer notre travail dans l'esprit de l'éclaircissement, du souvenir et de la paix.

Beaucoup de groupes et de personnes privées nous ont rendu visite cette année cherchant des renseignements sur les "camps du Neckar" et les travaux forcés dans l'usine souterraine "Goldfisch" : des jeunes et des âgés, des enfants, beaucoup d'élèves, des groupes protestants et catholiques, des soldats, des étudiants, des enseignants et des universitaires... Bientôt notre premier livre de visiteurs sera complet !

Je tiens à souligner l'engagement d'élèves d'Obrigheim et d'un groupe de militaires de la Bundeswehr qui ont élargi, entretenu et rendu plus sûr le "Sentier de Mémoire" à Obrigheim. Le sentier relie en 12 stations les vestiges encore visibles de l'usine d'armement ; maintenant, deux ans plus tard, le travail est terminé. Des enfants et des jeunes venus de Mosbach et d'Obrigheim ont passé toute une fin de semaine pour contempler un peu, pour jouer ensemble et pour entreprendre une promenade de nuit sur le sentier nous enseignant l'histoire.

Nous avons proposé des séminaires et conférences sur des sujets différents : la persécution des homosexuels, les "soins médicaux" au camp de Neckarelz, les questions de l'extrême droite diffusées sur l'Internet. Par deux séminaires nous nous sommes fait plusieurs coopérateurs/coopératrices, qui accompagnent les groupes, et qui le dimanche tiennent le lieu de commémoration. Deux de nos membres de l'association, Richard Melling et Tobias Markowitsch, ont voyagé à Washington et y ont trouvé dans les archives nationales des photos de la mine jusqu'à présent inconnues. Les Américains les avaient prises en avril 1945.

Grâce au travail de Georg Fischer, nous avons pu documenter entièrement les travaux et les matériaux concernant le lieu de mémoire sur ordinateur.

Il y a eu de nombreux contacts avec la France. Nous avons l'intention de coopérer étroitement avec le futur lieu de mémoire Natzweiler-Struthof. Il y a eu aussi des visites et visites en retour de témoins de l'époque qui se sont déroulées dans une ambiance particulièrement amicale et chaleureuse.

L'année prochaine il y aura à Mosbach les ainsi nommés "Heimattage", c'est un festival du land Bade-Wurtemberg qui a lieu chaque année mais dans des villes différentes. L'année prochaine ce sera le tour de Mosbach et de ses environs ; on a l'habitude de présenter l'héritage local, d'exposer et de fêter l'histoire d'un endroit ou d'une région. Nous prendrons soin qu'on n'oublie ni l'histoire funeste de l'époque Nazi ni les camps et les travaux forcés. Nous veillerons que cette époque soit acceptée comme une partie de l'histoire locale. Nous voudrions que chacun et chacune qui y habite connaisse l'histoire.

Ces dernières années notre travail a déjà porté des fruits : notre lieu de mémoire se trouve dans tous les guides officiels de la ville, dans les livrets historiques et les dépliants de Mosbach ainsi que sur la liste des musées de la région. Il y a dix ans cela aurait été impensable, c'est pourquoi nous en sommes particulièrement contents.

Compte tenu de ces faits nous n'oublierons jamais que nous devons la partie essentielle de nos connaissances à vous, les témoins de l'époque, parce que vous nous avez raconté votre histoire ainsi que des histoires personnelles. De plus vous continuez à nous les raconter. Sans vous et vos vivants écrits nous aurions une connaissance bien incomplète de la vie de tous les jours dans les camps, et des circonstances des travaux forcés.

Nous savons bien que beaucoup parmi vous souffrent d'infirmités dues à l'âge, et même de maladies souvent causées par le temps passé au camp. Nous vous envoyons nos meilleurs vœux de Noël, particulièrement une bonne santé, un cœur plein de joie, et à nous tous nous souhaitons la paix dans le monde qui nous est si précieuse. La nouvelle année, commencez-la bien et avec de l'espoir pour l'avenir.

En vous envoyant nos amitiés chaleureuses nous tenons à vous dire que nous serions heureux de vous rencontrer de nouveau si c'est possible.

Au nom de toute l'équipe,

signée : Dorothee